



Rwanda

par Yves SMAGUE

Elles accusent le père Wenceslas

Ce prêtre catholique est-il un criminel de guerre ? Deux jeunes Rwandaises témoignent qu'il a pris part aux massacres d'avril 94 à Kigali.

APPELONS-LES Josée et Louise (1). Ces jeunes filles au sourire timide ont l'âge (20 ans) de l'insouciance. Mais elles ont le peau noire et débarquent du Rwanda. Ce qu'elles ont vécu à Kigali en 1994, pendant la guerre civile, les empêchent à jamais de prendre la vie à la légère. Ce qu'elles racontent aujourd'hui accuse le père Wenceslas d'avoir pris part aux massacres.

Wenceslas Munyeshyaka est un personnage controversé. Connue au Rwanda comme le « père des jeunes » pour ses contacts directs avec les adolescents, il est resté seul prêtre catholique à l'église de la Sainte-Famille, à Kigali, quand les massacres ont commencé et que des milliers de Tutsis sont venus s'y réfugier.

Témoignages précis

Arrivé en France en septembre 94, il a également tenu la vedette, mais dans un autre genre : le 29 juillet 1995, il entrait en prison sous l'accusation de « génocide, complicité de génocide, tortures, mauvais traitements et actes inhumains et dégradants ». Des familles de victimes rwandaises l'accusaient d'avoir participé à des tueries et d'avoir violé de jeunes femmes.

Libéré quatorze jours plus tard, mais toujours mis en examen, le père Wenceslas a constamment contesté les faits. L'église catholique française, qui lui a offert un poste de diacre à la paroisse de Bourg-Saint-Andéol, l'a jusqu'à présent soutenu.

Terriblement accusateurs, les témoignages de Louise et Josée sont pour tant étonnamment précis. Le 7 avril au soir, Louise se réfugie au couvent Sera

avec son frère Christophe. « La guerre avait commencé et dans notre quartier, les milices vérifiaient l'identité des filles du "hôte" voisin. »

Deux semaines plus tard, le 22 avril, à 8 h du matin, le père Wenceslas débarque en compagnie du préfet Renzo : « Le père a pris une liste dans sa poche et a lu les noms de plus de 70 hommes qu'il a fait mettre à l'écart. Il y avait celui de Christophe. Je savais que le père m'aimait parce qu'il m'avait une fois donné des cahiers et des ble. Je lui ai dit : "Je t'en prie, c'est mon frère. Il faut lui pardonner. Il ne faut pas le tuer". Le père a répondu : "Je ne peux rien faire. C'est la fin du monde pour les Tutsis". Puis les miliciens ont battu les gens à coups de bâtons et de machettes. J'étais à

côté, je l'ai vu. Ils les ont embarqués dans un camion. Les uns au-dessus des autres, tous n'étaient pas morts. Le père est parti avec eux. Trois jours plus tard, des gens nous ont dit qu'ils avaient vu des cadavres sur le bord de route... »

« Comme un tueur »

Le même jour, Louise est emmenée jusqu'à la paroisse de la Sainte-Famille, Josée y trouve depuis le 13 avril : « On n'avait pas à manger, on ne se levait pas, on ne pouvait pas sortir. Mais comme le père Wenceslas était le chef de l'église, on avait la sécurité... »

Josée déchantée vite. Les milices hutues entrent comme elles veulent pour embarquer des Tutsis qu'on ne reverra pas. « Le prêtre

était là et ne disait rien. A la fin avril, une offensive du Front patriotique rwandais (FPR) causa la mort d'Huzus installés sur un terrain de football voisin. Le père, aux dires de Josée, change alors de ton, les menace et ne se balade plus qu'avec une arme et un gilet pare-balles. Il a commencé à se comporter comme un tueur. Certains jours, il parlait se battre. »

Une autre fois, le prêtre arrive, une lettre du préfet à la main : « Je veux Bonaventura et Gasongo, a-t-il dit. Il est allé les chercher et les a fait sortir de l'église. On ne jamais retrouvé leurs corps. Le dernier récit de Josée concerne le 17 avril : « Les milices ont attaqué. Il les a fait entrer. Elles ont tiré dans tous les coins en choisissant les garçons. Il était dans son bureau alors qu'il y avait des cadavres devant sa porte... »

Au cours de la guerre civile, Josée et Louise ont toutes deux perdu leur père et plusieurs frères. Elles sont les premières à avoir fait le voyage jusqu'en France, avec l'aide d'organisations de défense des droits de l'homme, pour rencontrer le juge d'instruction de Privas, chargé du dossier du père Wenceslas. D'autres Rwandais devraient les suivre. Avec le même objectif : parvenir un jour à traduire ce prêtre comme criminel de guerre devant le Tribunal permanent international d'Arusha en Tanzanie. Y parviendront-ils ?

(1) Pour des raisons de sécurité, nous protégeons l'identité de ces deux témoins.

L'église de la Sainte-Famille, où s'étaient réfugiées Josée et Louise, au moment de l'arrivée du Front patriotique rwandais.

(Rwanda AFP)



Un génocide, quel génocide

« La guerre du Rwanda était essentielle une guerre métrique. Tranché ce coup de machete jugement ouvre le livre 5 d'un mémorandum (Diplôme d'études approfondies) récemment à l'Université d'Assoq.

On croit se tromper qu'il ne peut s'agir d'une tentative de sécher l'histoire réelle du Rwanda... H l'auteur, un Rwandais de 35 ans, Eugène mamungu, précise pensée quelques pages plus loin : « Ainsi le terme de "génocide", justifié

doute en considérant du nombre de Tutsis massacrés relatifs à leur pourcentage dans la population, mais injustifié dans l'attention des paysans des miliciens qui les massacraient à leur défendant (sic !). L d'autres situations qui a été appelé "génocide" aurait pu s'appeler "résistance", et paysans et miliciens auraient été tenus pour responsables, surtout si à la fin y avait eu victoire. Voilà, l'opinion internationale s'était retournée contre eux à cause du travail énorme de communication de leurs versaires. A l'identité le reste du mémorandum note la réalité et la responsabilité des militaires parotés au temps 94.

On oublie le pire octobre 95, l'Université de Lille III a accordé ce travail « révélé » n'est la mention « bien ».